

## La tente tournée vers le couchant

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

Dominique Casajus. La tente tournée vers le couchant. *L'Homme - Revue française d'anthropologie*, Éditions de l'EHESS 2007, pp.163-184. halshs-00174277

**HAL Id: halshs-00174277**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00174277>**

Submitted on 22 Sep 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La tente tournée vers le couchant

Dominique Casajus

Article paru dans *L'Homme* 183, 2007 : 163-184

Nous avons tous aimé « La maison kabyle ou le monde renversé ». Ce texte écrit en 1963, publié en 1970, réédité avec des variantes en 1972 puis en 1980, nous l'avons fait nôtre alors, nous qui pour la plupart n'étions encore qu'étudiants. Nous n'avons pas oublié comment une prose impeccable d'économie y assignait à chaque versant de la maison kabyle une valence qui s'inversait lorsqu'on en franchissait le seuil : versant ombreux, versant lumineux ; versant féminin, versant masculin ; versant du deuil, versant des promesses... Des données comparables ont été recueillies parmi les nomades sahariens et sahéliens. Maures, Gabras, Bejas, Mahria, Somalis, Rendilles, Toubous, Touaregs organisent eux aussi leur tente selon des pôles dont chacun se charge d'une valeur spécifique<sup>1</sup>. J'ai ainsi consacré à l'orientation de la tente des Touaregs sahéliens une étude où une brève allusion à la maison kabyle m'avait paru devoir s'imposer, ne fût-ce que parce que Touaregs et Kabyles ne sont après tout pas sans rapports, au moins linguistiques. Mais, craignant peut-être que mon bonheur d'écriture ne s'en troublât, j'y avais fait mine d'ignorer que Bourdieu ne parlait plus alors qu'avec désenchantement de l'article de 1970, son « dernier travail de structuraliste heureux<sup>2</sup> ». Ce désenchantement n'était que l'un des prodromes d'une mutation disciplinaire dont l'inexorabilité a englouti depuis longtemps, en dehors de quelques réserves où on le cultive encore (non sans talent parfois), le bonheur d'être structuraliste – et aussi bien, peut-être, celui d'être ethnologue. Un bonheur qui avait eu ses raisons d'être cependant, car le structuralisme aura incontestablement élargi le champ de l'intelligible. Notre seul tort fut d'avoir postulé que les opérations mentales qui nous faisaient accéder à l'intelligence des fruits de l'action sociale étaient homologues à celles qui avait présidé à leur production par les acteurs sociaux : croyant sonder l'esprit d'hommes lointains, nous ne sondions que le nôtre. Il serait certes injuste de rendre le structuralisme responsable de cette erreur de perspective, mais elle se trouve l'avoir accompagné, en même temps que deux ou trois autres erreurs avec lesquelles elle a donné à l'ethnologie de ce temps-là sa figure distinctive. Ainsi, lorsque les paroles de ceux qui nous avaient accueillis semblaient se répondre les unes aux autres en un chœur dont nous n'avions plus qu'à transcrire la partition, notre émerveillement nous faisait oublier qu'elles ne faisaient chœur que dans nos carnets, éparses, confuses et fugaces qu'elles avaient été dans la réalité d'où nous les avions extraites. Et par-dessus le marché, nous ne pouvions nous défendre d'y voir la révélation d'un secret insu de ceux-là mêmes qui les avaient proférées. Or ceux qui se confiaient si bienveillamment à nous ne nous parlaient pas d'un arrière-monde qu'il nous serait revenu de cartographier, mais du monde somme toute assez banal qu'eux et nous avons sous les yeux. N'est-ce pas, justement, ce que nous oublions lorsque l'emphase dont les ethnologues ont tant de mal à se déprendre nous porte à écrire que la maison est un « microcosme », une *imago mundi*, ou que son poteau central est un

---

<sup>1</sup> Voir la belle synthèse de Labelle Prussin (1995).

<sup>2</sup> Bourdieu 1980 : 22. Il avait déjà pris ses distances quand il a republié son article en 1972, sous un titre d'où « kabyle » avait disparu (voir Bourdieu 1972 : 11).

*axis mundi* – formules enchantées qui ne nous apprennent pas grand chose sur la façon dont les hommes habitent leur maison, dans la prosaïque quotidienneté de leur vie<sup>3</sup>. Je ne m'excepte pas de ce constat critique, et c'est la raison d'être du présent article, réflexion sur l'écriture d'ethnographique autant qu'exercice d'ethnographie. Me faisant un outil du désabusement que les récents développements de la discipline nous ont procuré, j'ai voulu y réviser ce que j'ai autrefois écrit sur la tente touarègue. Tout comme la maison kabyle, elle présente assurément des caractéristiques que les simples nécessités techniques ne suffisent pas à expliquer, et que ses occupants commentent volontiers. Sans me refuser les échappées comparatives qui m'ont paru nécessaires, j'ai essayé ici de rendre leurs paroles sans taire leur discord, en restant le plus au ras possible de ce que nous avons sous les yeux quand je les entendis. J'ai donc traité de la façon dont des nomades sahéliens agencent ce que Bachelard eût appelé leurs « diverses fonctions d'habiter<sup>4</sup> », qu'il s'agisse pour eux d'habiter leur maison ou d'habiter le monde. Je ne me suis cependant pas cantonné à ce cadre ethnographique, car l'étude des conceptions spatiales d'un autre peuple, pour nous qui avons déjà les nôtres, pose des problèmes de formulation – et donc de conceptualisation – qui méritaient d'être explicités pour eux-mêmes.

Les Touaregs parmi lesquels j'ai vécu appartiennent à la confédération sahélienne des Kel-Ferwan. J'ai surtout séjourné à l'ouest d'Agadez (Niger), auprès de la fraction des Iberdiyanan et des forgerons qui lui étaient attachés. Ils m'ont accueilli dans les lieux-dits Goûfat de l'Ouest (*Gûfat ta n âtâram*<sup>5</sup>), Goûfat de l'Est (*Gûfat ta n enneg*), Tibniten, Ti n Tebesgin, Egey-Egey, de 1976 et 1979, puis lors de séjours plus brefs au cours des deux décennies suivantes. Les Iberdiyanan vivaient – et vivent encore – de leurs troupeaux de petit bétail et des jardins irrigués où ils cultivaient les tomates et les oignons qu'ils écoulaient sur le marché d'Agadez. Ils déplaçaient leurs campements cinq ou six fois l'an, parfois moins, sur un cercle où ils tendaient à retrouver d'année en année leurs anciens lieux de séjour. Petit pays où chaque accident de terrain, chaque particularité topographique a un nom connu de tous, leurs terres de parcours n'avaient pas varié de mémoire d'homme, et, hormis pour les affaires qui les conduisaient de temps à autre en ville, ils n'aimaient guère s'en éloigner. Plus mobiles en général que leurs voisins éleveurs, les forgerons leur vendaient de menus services, mais leurs revenus provenaient de plus en plus de bijoux vendus aux touristes de passage à Agadez, assez nombreux en ces années où le Paris-Dakar y faisait étape ; quelques-uns avaient commencé de se fixer aux abords d'Agadez ou même à émigrer à Niamey, sans toutefois rompre avec leurs parents restés à la campagne.

### *L'orient de la tente*

Quelques vers du grand poète Kourman agg-Elselisu (1912-1989) serviront d'introduction. Le narrateur vient de parvenir nuitamment au campement de la femme

---

<sup>3</sup> L'enchantement est perceptible dans l'anthologie composée par Françoise Paul-Lévy et Marion Ségaud (Paul-Lévy & Ségaud 1983).

<sup>4</sup> Bachelard 1981 : 32.

<sup>5</sup> Dans ma transcription des termes touaregs, le soulignement note l'emphase.

aimée, atteint comme souvent dans les poèmes touaregs au terme d'un aride cheminement<sup>6</sup> :

Je m'avance sans bruit, déjà les vieillards dorment ;  
[...], j'arrête mon chameau  
Bien dressé, puis le laisse au-devant de la tente,  
Que je contourne au nord. Elle dort, tête à l'est ;  
J'ose, une fois entré, l'arracher au sommeil...

Pour la fin du passage, le mot à mot fera mieux ressortir la concision de l'original touareg :

Je le laisse dans les *imuza*<sup>7</sup>, il est dressé / je contourne vers le Tamesna, [sa] tête fait face à l'ouest / je me mets à lui ôter le sommeil étant en elle.

Tout cela est bien lapidaire, mais amplement suffisant pour qu'un auditeur touareg puisse visualiser la scène. Pour nous, les choses sont un peu plus compliquées. Il nous faut imaginer la tente *kel-ferwan*, avec sa forme en dôme et sa base à peu près circulaire. Ce n'est pas l'habitation en peau des Touaregs plus occidentaux, mais, comme dans toute la zone où abonde le doumier dont on tisse les folioles<sup>8</sup>, un lourd assemblage de nattes qu'on arrime à des arceaux faits de racines d'acacias (planche 1). Il nous faut aussi savoir que, dans la région, les tentes s'ouvrent toujours vers l'ouest (on dit qu'elles « regardent à l'ouest » : *saggadän i ätäram*). Comme *imuza* désigne l'aire qui s'étend devant le seuil, nous pouvons alors comprendre que le narrateur a fait halte à l'ouest. Il a ensuite contourné la tente par le côté faisant face au Tamesna, région qui s'étend au nord du pays où Kourman séjourne habituellement, puis il s'est retrouvé du côté est. À l'intérieur d'une tente, le lit est orienté dans le sens est-ouest et on s'y allonge tête à l'est. C'est pourquoi la dormeuse, qui repose la tête relevée par un oreiller de cuir, « fait face à l'ouest ». Nous visualisons, mais quelque chose nous échappe encore : pourquoi le narrateur n'a-t-il pas emprunté l'entrée habituelle ? C'est qu'il nous faut connaître aussi les usages propres au commerce galant. Le visiteur nocturne d'une dame commettrait un impair en entrant par l'ouest car il se trouverait alors face aux jambes de son hôtesse. Les convenances exigent qu'il se présente du côté est, d'où il pourra atteindre sa tête ou son épaule en introduisant la main sous les nattes latérales. Là, il la réveille doucement si elle dort, et se fait reconnaître par un signe convenu (*tamețert*). Ainsi dans ce fragment du même auteur :

Quand paraît devant moi le campement des siens,  
Je reconnais sa tente à ses amples ruelles ;  
Elle est ouverte à l'est. J'arrête mon chameau  
Au-devant de la tente. Il incline la tête  
Comme un bon serviteur, sachant que son devoir  
Est de m'attendre là. [...]  
Me glissant sous l'*égéd*, sans troubler le silence,  
Dans l'ombre je me fais reconnaître d'un signe

<sup>6</sup> Albaka & Casajus 1992 : 52.

<sup>7</sup> Le mot *imuza* est toujours au pluriel.

<sup>8</sup> Voir Nicolaisen 1963 : 360 ; Bernus 1993 : 126 & 132.

Convenu entre nous...<sup>9</sup>

Cette fois, Kourman est plus explicite. Il nous dit que le narrateur se glisse sous l'*égéd*, une pièce de mobilier placé à la tête – c'est-à-dire à l'est – du lit (planches 2 et 3). Il a précisé en passant que la tente dispose d'amples ruelles (je traduis ainsi le mot désignant les deux parties de la tente qui se trouvent de chaque côté du lit), signe que la visitée vit dans l'aisance. Autre détail que l'auditeur touareg interprète sans peine, la tente est ouverte vers l'est : afin de recevoir sur son visage la fraîcheur de la nuit, la femme visitée a relevé la natte qui habituellement ferme la tente de ce côté.

Ce n'est pas seulement lors du colloque des amants qu'une tente kel-ferwan se donne comme orientée. La chose est frappante quand on approche d'un campement. Les tentes n'apparaissent pas au voyageur avant qu'il n'en soit plus distant que de quelques brasses, masses trapues et couleur de sable, tournant toutes vers le couchant l'uniforme et sombre béance de leur ouverture. Comme elles sont autant que possible alignées du nord au sud, l'ensemble de leurs *imuza* recouvre la partie occidentale du campement. On s'y tient volontiers durant la journée. Les femmes ne cessent d'y aller et venir lorsqu'elles préparent la cuisine ; elles y pilent et y vannent le mil, elles surveillent leurs feux – qui ne sont pas sur les *imuza* proprement dits, ce qui les mettrait trop près des tentes, mais un peu plus à l'ouest. Les fillettes y traient les chèvres ou y aident leurs mères aux travaux de la cuisine. Les hommes au retour du pâturage ou des jardins viennent s'y asseoir pour préparer les entraves de leurs chameaux, travailler le métal s'ils sont forgerons, etc. Quand arrive l'heure du repas, c'est en général sur les *imuza* – ou sur le seuil de la tente – qu'on étend des nattes et qu'on dépose les plats. Le seuil et les *imuza* sont aussi le lieu où l'on s'installe ordinairement pour boire du thé, deviser, recevoir des visiteurs. Par contre, on se tient rarement à l'est, du côté aveugle des tentes, espace vide le plus souvent et réservé à la prière. Tous usages dont je me suis autorisé plus haut pour traduire *imuza* par « devant de la tente ». Bien sûr, il ne s'agit pas là de règles rigides, et tout dépend de la disposition du site où le campement a été installé. Si un arbre se trouve à proximité, on profitera de son ombre aux heures chaudes de la journée. Et j'ai été témoin de devisées nocturnes où l'on s'était adossé à l'est de la tente. Je ne forcerai cependant pas les données en disant que la disposition des tentes et la vie quotidienne établissent une distinction entre la partie ouest et la partie est du campement – l'une animée et incessamment parcourue, l'autre en général plus silencieuse. Pour mon ami le vieil Ehekelli, cette distinction relevait de la nature des choses : « Je pense, me dit-il en août 1981, que les Musulmans qui nomadisent au-delà de La Mecque (*sé-de-sé de Makkat*) ouvrent leurs tentes vers l'est puisqu'ils prient en se prosternant vers l'ouest. »

Les Kel-Ferwan aiment parler de leur tente et commenter sa conformation. Sa base est à peu près circulaire, ai-je dit plus haut. En toute rigueur, il s'agit plutôt d'un quadrilatère curviligne dont quatre piquets marqueraient les angles, au sud-est, au sud-ouest, au nord-ouest et au nord-est. Mais mes interlocuteurs en parlaient comme d'un cercle (*teglilet*). Ehekelli, un jour que je m'étais risqué à la décrire comme un carré (*effanghal*), m'invita à faire le tour de la tente à côté de laquelle nous devisions, pour constater par moi-même que je me méprenais ; puis il m'expliqua que ce cercle était

---

<sup>9</sup> Albaka & Casajus 1992 : 33-34.

semblable au cercle du monde. Car la terre a pour les Iberdiyanan la forme d'un disque, et quelques-uns d'entre eux m'ont dit que La Mecque en était le centre. Quant à la tente elle-même, sa forme en dôme en faisait à leurs yeux une réplique de la voûte céleste. Ils ajoutaient que ses quatre piquets (*tagettawt*) d'angle étaient analogues aux quatre colonnes (*tagettawt* encore) qui soutiennent la voûte céleste. Personne n'a jamais vu ces colonnes, mais afin que les hommes croient en leur existence, Dieu a disposé dans le ciel quatre étoiles à leur image. C'est en juillet 1980 que mes hôtes de Tibniten m'ont appris à les repérer. Nous étions en plein Ramadhan, période où les veillées sont longues car on ne mange qu'après le coucher du soleil. Ces quatre étoiles forment une constellation appelée « le Toit » (*tafella*) – dont je m'aperçus quand on me la désigna qu'elle n'était autre que notre Carré de Pégase – et, lorsqu'elles sont au zénith, leur orientation est identique à celle des colonnes du ciel. Le Toit, me dirent alors mes compagnons de veillée, est le modèle sur lequel les anciens Touaregs ont jadis appris à construire leurs tentes.

De plus, le nord de la tente se peuple chaque soir d'obscures menaces, car des êtres maléfiques appelés *kel-esuf* (« ceux de la solitude ») s'y pressent alors en grand nombre. Tandis que le sud est chargé de bénédiction (*albaraka*), ce pour quoi une femme va s'y étendre quand arrive l'heure d'enfanter. Mes amis voyaient en cela le reflet d'une opposition plus générale entre le sud et le nord du monde : « Au sud, m'ont-ils dit plusieurs fois, s'étendent les contrées fertiles d'où provient notre mil, alors qu'au nord ne règnent que le désert et la faim. » Dans le lit conjugal, l'homme se place au nord afin de protéger son épouse contre les *kel-esuf*. Il le fait aussi parce que le sud et le nord de la tente, en même temps que respectivement faste et néfaste, sont marqués l'un d'un caractère féminin et l'autre d'un caractère masculin. C'est pourquoi, le jour des épousailles, le marié doit entrer dans la tente nuptiale par le nord, et la mariée par le sud. Là encore, on m'a fait observer qu'il en était de même pour le monde : « Lorsque Dieu créa le monde, il plaça Adam au nord et Eve au sud. Ils se mirent alors en marche, lui vers le sud, elle vers le nord, jusqu'à se rencontrer au centre du monde. »

Pour l'ethnologue débutant que j'étais à l'époque où je les recueillis, de tels propos, on s'en doute, étaient source d'infinies délices. En février 1980 cependant, Ishibân, un jardinier de Goufat de l'Ouest, me fit part d'une opinion plus prosaïque : « Notre tente est orientée de manière à mieux résister au vent, qui, chez nous, souffle surtout de l'est. » Quand il me dit cela, je me souviens encore que la brise se leva – à peine un souffle d'air, le rafraîchissement d'un instant, un frémissement vite apaisé, mais qui venait de l'ouest. Il eut un sourire où je voulus voir de la gêne alors qu'il ne faisait sans doute que m'inviter à m'amuser avec lui de la friponnerie du vent. Porté dans mes publications antérieures à ne voir partout que « symboles » et « représentations », je n'ai pas daigné y citer les paroles d'Ishibân, et il est temps aujourd'hui que je m'y attarde. Il arrive certes que le vent vienne de l'est, notamment au mois de novembre, mais, dans cette région du Sahel, les vents dominants soufflent plutôt du sud-ouest durant la saison des pluies (juin à octobre), du nord-est durant la saison sèche (décembre à mai ; la brise qui avait fait sourire Ishibân était donc exceptionnelle)<sup>10</sup>. Et, de fait, les voisins toubous des Touaregs font en sorte que leurs

---

<sup>10</sup> Bernus 1993 : 13-14 : 23 ; Mester de Parajd & Mester de Parajd 1988 : 13.

tentes offrent le moins de prise possible à des vents soufflant de ces directions. La forme qu'ils lui ont donnée rappelle la carène renversée d'un navire<sup>11</sup>, et ils les orientent parallèlement à un axe sud-ouest/nord-est, si bien que les vents dominants glissent sur elles comme l'eau sur les flancs d'un navire. De plus, ils modifient la place de l'entrée au cours de l'année, de façon qu'elle ne soit jamais face au vent.

Que peut-on dire des Kel-Ferwan à ce sujet ? Je pense aujourd'hui que, même s'il se trompait sur la direction des vents dominants, Ishibân me faisait part d'une intuition juste. Livrons-nous pour nous en convaincre à une petite expérience de pensée. La tente kel-ferwan « regarde » vers l'ouest. Si, sans en modifier la forme, on lui faisait subir une série de rotations de quarante-cinq degrés dans le sens des aiguilles d'une montre, elle « regarderait » successivement (planche 4) : 1) vers l'ouest (la position initiale) ; 2) vers le nord-ouest ; 3) vers le nord ; 4) vers le nord-est ; 5) vers l'est ; 6) vers le sud-est ; 7) vers le sud ; 8) vers le sud-ouest.

Les dispositions 4) et 8) seraient malvenues : durant la moitié de l'année au moins, l'entrée ferait face aux vents dominants, qui s'engouffreraient à l'intérieur. Les dispositions 2) et 6), qui sont celles adoptées par les Toubous, présenteraient elles aussi un inconvénient : les arceaux seraient alors dans un plan perpendiculaire aux vents dominants, et la prise qu'ils donneraient à leur poussée serait à son maximum<sup>12</sup>. J'ai déjà vu le vent renverser les arceaux d'une tente, et ce genre d'accident serait dans cette orientation plus fréquent encore. Le problème ne se pose pas pour les Toubous car, les arceaux de leurs tentes étant beaucoup plus fermement arrimés aux entrants, ils sont mieux à même de résister à la poussée du vent. Restent donc les positions 1), 3), 5) et 7), où la tente regarde dans une des quatre directions cardinales ; les vents soufflent de biais à la fois par rapport à l'entrée et par rapport aux arceaux.

L'exercice auquel je viens de me livrer est largement spéculatif, mais si le lecteur a accepté de m'y suivre, je pense qu'il m'accordera ce qui suit : les Kel-Ferwan ont donné à leur tente l'une des quatre orientations où l'effet nuisible du vent est à son minimum. Du point de vue de la direction des vents, ces quatre orientations sont équivalentes et rien n'interdit de penser que des raisons autres ont pu peser pour que trois d'entre elles soient éliminées. Une tente ouverte à l'est aurait imposé de faire les cinq prières quotidiennes là où on a l'habitude de s'activer durant la journée. Ouverte vers le nord, elle aurait fait face aux solitudes du désert. Restaient l'ouverture vers l'ouest, adoptée par les Kel-Ferwan, et l'ouverture vers le sud, adoptée par les Touaregs du Hoggar<sup>13</sup>. Nous retrouvons là une configuration que Leroi-Gourhan nous a rendue familière<sup>14</sup> : les contraintes immatérielles auxquelles seules mes travaux précédents s'étaient intéressés n'ont opéré que dans les limites imposées par les

---

<sup>11</sup> Voir Prussin 1995 : 112. Charles Le Cœur a comparé dans un texte célèbre les tentes toubous aux *mapalia* numides, que Salluste déjà voyait comme des navires renversés (Le Cœur 1937).

<sup>12</sup> Si la direction du vent fait l'angle  $\alpha$  avec le plan des arceaux, la force  $F$  qu'il exerce sur eux se décompose en  $F \cdot \cos \alpha$ , qui, étant parallèle au plan des arceaux, est sans effet sur eux pourvu qu'ils soient bien fixés en terre et bien arrimés l'un à l'autre, et  $F \cdot \sin \alpha$ , qui atteint son maximum quand  $\alpha = \pi/2$ .

<sup>13</sup> Foucauld 1951-1952, I : 247.

<sup>14</sup> Voir Leroi-Gourhan 1965 : 125 ; 1971 : 27.

contraintes techniques. Ishibân était surtout sensible aux secondes, Ehekelli et mes autres amis plutôt sensibles aux premières.

### *Voir et lire*

Les paroles dispersées de mes interlocuteurs kel-ferwan, je les ai naguère résumées en écrivant que « les Touaregs construisent leur tente à l'image du monde ». Cette formule, comme je l'ai dit plus haut, est d'un genre qui vient facilement sous la plume d'un ethnologue, mais je ne puis aujourd'hui m'en contenter. D'abord parce qu'elle est indûment générale : après tout, je n'ai aucun moyen de savoir si l'ensemble des Touaregs était du même avis que les personnes avec qui j'avais l'habitude de converser. Ensuite, parce qu'elle rend mal compte de processus de pensée plus contournés qu'elle ne le laisse croire. Commençons par remarquer, ce que je n'avais pas suffisamment fait à l'époque, que les dires de mes amis avaient pour partie une origine livresque. Ainsi, selon certaines traditions para-coraniques, la Ka'ba est une tente que Dieu fit descendre du ciel pour la donner à Adam après l'avoir chassé du paradis terrestre<sup>15</sup>. Et le Coran évoque les invisibles colonnes qui soutiennent la voûte céleste. On lit dans la sourate du Tonnerre : « Dieu est celui qui a élevé les cieux sans colonnes visibles/ Il s'est ensuite assis en majesté sur le trône<sup>16</sup>. » Et dans la sourate Luqman : « Il a créé les cieux sans colonnes visibles, il a jeté sur la terre des montagnes comme des piliers afin qu'elle ne branle pas et vous non plus<sup>17</sup>. » Des images analogues apparaissent également dans la Bible, où les rédacteurs du Coran les ont peut-être puisées<sup>18</sup>. Ainsi, *Isaïe* (40, 22) loue Dieu en ces termes : « Il trône au-dessus du cercle de la terre, dont les habitants sont comme des sauterelles. Il tend les cieux comme une toile, les déploie comme une tente où l'on habite. Il réduit à rien les princes, il fait les juges de la terre semblables au néant. » Et de même *Job* (26, 10-11) : « Il a tracé un cercle à la surface des eaux, aux confins de la lumière et des ténèbres. Les colonnes des cieux sont ébranlées, frappées de stupeur quand il menace<sup>19</sup>. » Sans doute est-ce pour mortifier leurs contemporains que les pieux auteurs de jadis firent du ciel une tente au regard de laquelle les demeures des hommes sont chétives et misérables, alors que les Kel-Ferwan entendent magnifier leur tente quand ils la comparent à la voûte céleste, mais cette différence de visée n'interdit pas de voir un lointain souvenir du Coran dans les propos de mes amis.

Ce détour par les Écritures est de nature à nous éclairer sur le statut des propos dont la tente est l'objet. Disons que ce sont des gloses, dont les tenants exercent leur virtuosité à mettre en correspondance ce qu'ils voient de leurs tentes et du firmament avec ce que leurs clercs leur ont enseigné sur des réalités invisibles aux mortels. Des

---

<sup>15</sup> Chelhod 1955 : 148.

<sup>16</sup> Sourate XIII, verset 2 (*Le Coran*, 1967, I : 299).

<sup>17</sup> Sourate XXXI, verset 10 (*Le Coran*, 1967, II : 506).

<sup>18</sup> Les parallèles entre la sourate du Tonnerre et *Job* 26, qui ne se réduisent pas au verset cité, donnent de la plausibilité à une telle hypothèse, que Denise Masson semble discrètement faire sienne (Masson 1976 : 135 & 152).

<sup>19</sup> *La Bible de Jérusalem*, Desclée de Brouwer, Paris, 2000 : 1344, 897.



gloses qui n'ont rien de savant car mes amis ne lisaient ni ne parlaient l'arabe. Elles étaient pour eux des articles de catéchisme, c'est-à-dire une version, qu'eux-mêmes savaient simplifiée, de vérités énoncées dans des livres qu'ils ne lisaient jamais. Et comme tout appareil de gloses est porté par nature à proliférer, rien n'empêche de nouvelles gloses de venir s'ajouter à celles qui circulent déjà. Un interlocuteur isolé m'en a ainsi proposé une que je soupçonne d'être de son cru. Les quatre piquets d'angle de la tente étaient selon lui l'image matérielle des quatre piliers de l'islam. Or ce qu'on appelle les piliers de l'islam – les devoirs fondamentaux du croyant – sont au nombre de cinq<sup>20</sup>. Il me semble que si ce commentaire était ancien et consacré, il aurait fini par susciter un contre-commentaire expliquant pourquoi les piquets de la tente ne sont que quatre alors qu'il y a cinq piliers dans l'islam. D'ailleurs, d'autres personnes à qui je l'ai rapporté se sont contentées d'en sourire en disant : « Pourquoi pas ! »

Nos propres conceptions cosmographiques sont elles aussi d'origine livresque. Lorsque nous affirmons que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil, nous ne faisons pas état d'expériences sensorielles qui nous auraient fait percevoir la rotondité de notre planète et son mouvement dans le ciel, nous répétons ce que nous avons lu. Dans notre vie de tous les jours, non seulement la sphéricité de la terre ne nous est guère perceptible, mais nous voyons le soleil se lever à l'est, atteindre le zenith à midi, et disparaître le soir à l'horizon occidental. Autrement dit, nous *voyons* le soleil tourner autour d'une terre plane et immobile : le monde que nous habitons n'est pas galiléen. Mais nos maîtres d'école nous ont appris qu'il fallait rapporter le mouvement des corps célestes à un repère héliocentrique. De plus, les planisphères et les globes terrestres ou célestes mettent à notre disposition une représentation visible et palpable des notions apprises à l'école et contribuent à leur donner la trompeuse apparence d'une vérité d'expérience<sup>21</sup>. Les Touaregs ne disposant pas d'artefacts comparables, leurs notions cosmographiques ne peuvent prendre une telle apparence : la forme circulaire qu'ils attribuent à la terre, les colonnes qui soutiennent le ciel, tout cela n'existe pour eux que dans les livres. Bien qu'ils soient aussi peu galiléens l'un que l'autre, leur monde quotidien et le cosmos de leurs livres ne se confondent donc pas. En écrivant que « les Touaregs construisent leur tente à l'image du monde », je n'avais pas tenu compte de la distance qui sépare leur expérience de tous les jours et leurs idées sur le cosmos (dont il importe peu ici qu'elles diffèrent des nôtres). Entre celles-ci et celle-là se dresse la barrière des livres qu'ils n'ont pas lus. J'aurais mieux fait d'écrire : « Mes amis touaregs se plaisaient à croire que leur tente avait une forme identique à celle que, à ce qu'ils avaient entendu dire, leurs saints livres attribuent au monde. »

L'affaire ne se résume pas à une simple maladresse de formulation. D'une manière générale, songeons en effet qu'une grande partie des notions que nous

---

<sup>20</sup> Ces devoirs sont : la profession foi, le jeûne annuel au mois prescrit, la prière, l'aumône, le pèlerinage (voir Goldziher 1920 : 12).

<sup>21</sup> Sans doute les désagréments du décalage horaire lors de voyages en avion sont une occasion d'éprouver les effets de la rotation de la terre mais notre « savoir » sur le sujet est bien antérieur à de telles expériences. On peut en dire autant des opérations qui, depuis plusieurs siècles, permettent aux navigateurs de faire le point ; elles présupposent des conceptions cosmographiques, elles ne les établissent pas.

entretenons sur le monde physique ne sont pas déduites de l'expérience quotidienne. Les Touaregs ont du monde la même expérience que nous, plus fine encore, comme on va le voir, car ils ne disposent pas des instruments de mesure ou d'enregistrement qui nous dispensent le plus souvent de solliciter notre sens de l'observation. Lorsque nous méditons sur leur expérience du monde, nous devons la rapporter à notre expérience quotidienne et non à des notions dont seule l'habitude a pu nous faire oublier que leur origine est exclusivement savante. Il ne s'agit pas seulement, comme Goody ou Bourdieu nous y ont invités en leur temps, d'éviter de prêter aux acteurs sociaux la vision surplombante que seul l'observateur distant et muni d'outils d'enregistrement peut atteindre<sup>22</sup> ; mais de ne pas confondre ce type de vision avec ce que nos facultés nous permettent de percevoir.

En faisant fond sur des expériences neuro-psychologiques certes datées mais qu'il transcendait par une langue souveraine, Merleau-Ponty nous mettait jadis en garde contre cette confusion lorsque, de l'espace abstrait où le géomètre sans y rencontrer aucune entrave conduit sa libre réflexion, il distinguait les spatialités « anthropologiques<sup>23</sup> » dont notre existence dans le monde nous procure la notion. On sait que c'était déjà le souci de Husserl dans *La terre ne se meut pas*<sup>24</sup>, mais là où il opposait le monde pré-galiléen que nous habitons au monde galiléen de nos livres, redisons que, pour les Touaregs, la terre ne se meut pas dans les livres non plus<sup>25</sup>. Et les travaux récents des spécialistes de la cognition spatiale ne me paraissent pas contredire les intuitions husserliennes, quand ils n'en sont pas explicitement inspirés<sup>26</sup>. Ainsi, pour ne citer qu'un article auquel le présent travail doit beaucoup, Edwin Hutchins a remarqué qu'on a été longtemps incapable de mettre au jour les processus cognitifs que les Mélanésiens mettent en œuvre quand ils conduisent leurs embarcations d'île en île, tout simplement parce qu'on n'avait pas pris garde à ce qu'ils voient effectivement<sup>27</sup>. Les ethnographes qui croyaient pouvoir s'aider de cartes marines pour mener leurs enquêtes auprès d'eux oublièrent que seul un être céleste eût été en mesure de *voir* l'itinéraire d'un navire tel qu'une carte le donne à lire. Or, de là où ils sont, les navigateurs mélanésiens voient un navire immobile dont les îles alentour s'approchent puis s'éloignent (tout comme nous voyons venir à nous puis s'enfuir vers l'arrière le paysage contemplé du train qui nous emporte) et c'est sur cette vision qu'ils basent les opérations mentales grâce auxquelles ils s'orientent. D'ailleurs, les difficultés que nous avons parfois à utiliser une carte, c'est-à-dire à raccorder ce que nous voyons avec ce que nous lisons, montre bien qu'il s'agit là de deux opérations cognitives de nature différente, que nous menons dans des spatialités

---

<sup>22</sup> Voir aussi l'excellente introduction, utilement rééditée (Bensa 2006, chapitre 3), qu'Alban Bensa et Jean Bazin avaient écrite pour leur traduction française de *The Savage Mind*.

<sup>23</sup> Merleau-Ponty 1976 : 346.

<sup>24</sup> Husserl 1989.

<sup>25</sup> Augustin Berque proposait de dépasser ce genre de dichotomie dans le délicieux petit livre qu'il ouvrait en accolant le « La terre ne se meut pas » de Husserl au « Et pourtant, elle tourne de Galilée » (Berque 2000 : 9), mais mon propos, qui n'est pas le sien, m'oblige au contraire à la mettre en exergue.

<sup>26</sup> Voir par exemple l'intéressante introduction de Jean-Luc Petit au dossier « Repenser le corps, l'action et la cognition avec les neurosciences » publié par *Intellectica* (Petit 2003).

<sup>27</sup> Hutchins 1983. Je remercie Marianne Lemaire d'avoir attiré mon attention sur ce travail.

distinctes. Entre l'une et l'autre, doit s'intercaler l'apprentissage livresque sans lequel les cartes, ces « tableaux de résultats *lisibles* » où s'exposent « *les produits* du savoir<sup>28</sup> », restent inaccessibles.

Comme les devanciers de Hutchins en pays mélanésien, j'avais donc oublié de prendre en compte tout ce qui distingue le voir du lire. Et, dans le cas de mes amis kel-ferwan, il aurait même fallu distinguer ce qu'eux voyaient de ce que d'autres avaient lu pour eux. C'est là un oubli qui nous guette à chaque instant dans nos travaux sociologiques, déshabitués que nous sommes de discerner ce que nous voyons d'avec ce que les livres nous ont appris. Cet oubli bien commode n'a sans doute pas été pour rien dans les errements d'une ethnologie qui confondait par méthode ce que l'enquêteur lit sur ses carnets avec ce que les acteurs voient dans l'urgence de l'action, mais je crains qu'il ne lui arrive encore de sévir de temps à autre. Ainsi, pour en rester au domaine touareg, Saskia Walentowitz semble y avoir cédé un court instant dans la thèse au demeurant magnifique qu'elle a consacrée à un groupe touareg de l'Azawagh (ouest nigérien). Nous y apprenons qu'on peint sur le front d'un nouveau-né un motif évoquant la forme d'un papillon ou d'un sablier. S'inspirant de travaux dont la notoire obsolescence eût plutôt dû éveiller sa méfiance, l'auteure rapproche ce dessin du cône dit de Minkowski, qui sert à illustrer certains des résultats de la théorie de la relativité restreinte<sup>29</sup>. L'idée a dans son étrangeté même quelque chose de poétique, et on ne demanderait qu'à y adhérer. Mais ce serait là prêter aux Touaregs une sorte de perception diffuse des principes de la physique einsteinienne, lesquels sont si contre-intuitifs (ils le sont encore plus que ceux de la physique galiléenne !) que ni eux ni nous ne pouvons accéder à une telle perception<sup>30</sup>. Le papillon que leurs mères dessinent sur les enfants nouveau-nés de l'Azawagh n'a pas plus à voir avec le cône de Minkowski que la tente kel-ferwan n'a directement à voir avec le cosmos.

---

<sup>28</sup> Certeau 1990 : 179 (italiques de M.de C.). Il est certes arrivé à des Touaregs de dresser des cartes sur le sable à la demande d'enquêteurs occidentaux. Mais l'existence de ces « cartes » (qui sont plutôt ce que Michel de Certeau eût appelé des relevés d'itinéraires), à l'examen desquelles je compte consacrer un prochain article, ne me paraît pas contredire le propos que je tiens ici.

<sup>29</sup> Walentowitz 2003 : 492. Rappelons que ce cône représente l'ensemble des points de l'espace-temps dont un observateur est susceptible de recevoir des informations ou qui sont susceptibles de recevoir une information de lui. Comme aucune information ne se propage à une vitesse supérieure à celle de la lumière, les coordonnées de ces points dans un système d'axes dont l'observateur occuperait l'origine respectent l'inéquation  $x^2+y^2+z^2 \leq c^2t^2$ , ce qui représente dans  $R^4$  le volume délimité par un cône de révolution d'axe  $x = y = z = 0$ . La projection de ce cône sur un plan parallèle à son axe évoque, de fait, un papillon.

<sup>30</sup> Ce qui explique la niaiserie caractéristique des ouvrages de vulgarisation qui suggèrent au lecteur de rapporter les équations de la relativité restreinte à des faits qu'il aurait observés dans sa vie quotidienne. Du reste, outre ce qu'il y a de contre-intuitif dans la cosmographie galiléenne, même les équations de la mécanique classique sont parfois contre-intuitives. Ainsi, l'équation  $F=mv$  contredit l'intuition qui nous porterait spontanément à croire que la force exercée sur un mobile est proportionnelle non à l'accélération qu'elle lui imprime mais à sa vitesse.

## *L'orient du monde*

Il reste cependant que les Kel-Ferwan conforment effectivement leur tente à ce qu'ils perçoivent du monde alentour. D'abord, comme on l'a vu, parce que sa disposition tient compte des vents dominants. Ensuite, parce que les femmes qui les montent prennent un soin minutieux à les orienter convenablement.

Afin d'avoir une idée approximative de la surface qui sera occupée, elles commencent par installer le lit, et veillent à l'orienter dans la direction est-ouest. Puis elles posent à terre les deux entrails<sup>31</sup> sud et nord, en faisant en sorte qu'ils aient déjà l'orientation est-ouest qui sera la leur une fois la tente montée. Ces deux entrails comportent en leur milieu un petit renflement appelé « la pomme d'Adam » (*tegursut*). Pour être sûr qu'ils dessineront un carré et non un parallélogramme oblique, elles alignent les deux *tegursut* dans la direction nord-sud. Une fois les entrails convenablement placés, elles creusent à côté de leurs extrémités les trous destinés à recevoir les quatre piquets d'angle. Comme elles ont pris soin de donner aux entrails l'orientation et la place convenables, ces quatre trous sont bien aux emplacements qu'ils doivent occuper, aux sommets d'un carré dont chacun des côtés fait face à l'un des points cardinaux (planches 5 et 6).

Après avoir planté les piquets, elles creusent les trous des arceaux, qu'elles installent en commençant par ceux de l'ouest ; chaque arceau s'arc-boute sur l'arceau qui lui fait face, formant avec lui un demi-cercle situé dans un plan est-ouest. Enfin, elles attachent les lattes transversales aux entrails et aux arceaux, les lattes extrêmes d'abord, les autres ensuite, en commençant par celles du sud. Comme les arceaux, les lattes se font face deux à deux, chaque paire de lattes dessinant un arc de cercle inscrit dans un plan nord-sud. En faisant coulisser les uns contre les autres les arceaux et les lattes associés deux à deux, on peut obtenir une tente plus ou moins spacieuse, aux ruelles plus ou moins larges. L'espace qu'on peut se permettre d'occuper dépend, en effet, de la quantité de nattes dont on dispose puisque, une fois l'armature édifiée, il faut la couvrir. La narrataire de Kourman, avec sa tente aux amples ruelles, ne pouvait donc être qu'une femme aisée.

Comme on le voit, le montage d'une tente exige une fine perception des directions cardinales. Mais, là encore, prenons garde à ne pas la rapporter à ce que nous avons lu dans nos livres ou sur les cadrans de nos boussoles. Le vocabulaire relatif à l'orientation montre, de toute façon, que le rapprochement serait hasardeux. Au Sahel, « est » et « ouest » se disent respectivement *denneg* (ou *enneg*) et *atāram*, termes qui signifient d'abord : « amont » et « aval », comme si l'on voyait le soleil « descendre » de l'orient vers l'occident. Au Hoggar, bien que *atāram* ne soit pas inconnu, « est » et « ouest » se disent usuellement *dât* et *deffer* : « avant » et « arrière » ; on dit aussi *dât akal* et *deffer akal* : « en avant du pays » et « en arrière du pays<sup>32</sup> ». Le soleil descend au Sahel, il recule au Hoggar. Pour rendre notre « sud » et notre « nord », les Touaregs, en quelque région qu'ils habitent, parlent respectivement

---

<sup>31</sup> Ce terme, que j'emprunte à l'architecture, me paraît bien correspondre au rôle que joue cette pièce, chargée de soutenir les lattes transversales. Pour les noms vernaculaires des éléments de la tente, voir Casajus 1987, chapitre 1.

<sup>32</sup> Foucauld 1951-1952, I : 250 & 262.

de « la droite » (*aghil*) et « la gauche » (*tāzalgé* ou *téhaldjé*). Pour être plus exact, *aghil* signifie d'abord « côté », et on dit aussi *aghil wa n ëghil* et *aghil wa n tāzalgé* : « le côté du côté » et « le côté de la gauche ». Le locuteur imagine donc pour nommer le nord et le sud qu'il fait le geste de se tourner vers l'orient. Robert Hertz nous a jadis appris combien la chose était répandue<sup>33</sup>, mais il faut noter dans le cas présent que les Touaregs accomplissent effectivement ce geste, et cinq fois par jour, lorsqu'ils doivent prier. Du reste, au Hoggar, « sud » et « nord » se disent encore *aghil wa n ëghil i elqâblet* et *aghil wa tãhaldjé i elqâblet* : « le côté du côté par rapport à la qibla », « le côté de la gauche par rapport à la qibla<sup>34</sup> ».

Les Kel-Ferwan rendent aussi notre « sud » par le terme *agella*, qui désigne plus une région qu'une direction, un peu comme quand nous parlons des gens du Sud. Quant au nord, ils l'appellent aussi *Ayr*, du nom du massif montagneux qui s'étend sur les confins septentrionaux de leur pays et dont les collines qui s'élèvent çà et là sur leurs terres de parcours sont les premiers contreforts. Le terme *Tamesna* utilisé dans le poème de Kourman n'était guère connu de mes interlocuteurs ; vivant à l'extrême occident du pays kel-ferwan, l'auteur l'aura vraisemblablement utilisé parce qu'il habitait plutôt au sud du Tamesna qu'au sud de l'Ayr, à moins que les besoins de la prosodie ne l'aient contraint à puiser dans des parlars plus occidentaux. Sans que les deux situations s'équivalent absolument, ce mode de repérage rappelle des faits recueillis à Bali<sup>35</sup>. En simplifiant un peu, on peut dire que l'extrémité orientale de l'île dessine approximativement un grand arc de cercle dont le centre serait occupé par le mont Seraya. Les paysans qui vivent autour du Seraya distinguent quatre directions, perpendiculaires deux à deux comme le sont nos directions cardinales : l'« amont » et l'« aval », qui sont forcément perpendiculaires à la ligne côtière, et deux autres directions, qui lui sont tangentes. Autrement dit, ils distribuent l'espace selon quatre quadrants comme nous le faisons nous-mêmes, mais les axes qui délimitent ces quadrants varient selon le paysage alentour. Même si les Touaregs ne font pas dépendre les directions cardinales du lieu où ils vivent, les repères qu'ils utilisent pour les déterminer (le Tamesna, l'Ayr) varient pour eux aussi selon le pays où ils se trouvent.

C'est aux directions cardinales qu'un Touareg se réfère lorsqu'il veut décrire un mouvement dans l'espace. Il ne dira pas : « Pour atteindre le campement d'Untel, va vers la droite », mais, par exemple, « va vers l'ouest ». Ce qui signifie qu'il rapporte l'espace à des coordonnées géo-centrées alors que, sauf quand nous utilisons une carte ou une boussole, nous le rapporterions plutôt à des coordonnées égo-centrées<sup>36</sup>. Mais les indications lexicales qui précèdent laissent penser que les directions cardinales sont moins pour lui des directions de l'espace que des directions de *cet* espace-là, vers lesquelles il peut tendre la main et tourner son corps. Trois remarques entendues de mes hôtes entre 1987 et 1995 confirmeront cette impression. Je dois la première à Akammaya, la sœur du forgeron Moussa Albaka qui fut mon principal collaborateur. En janvier 1988, elle me fit observer au cours d'une conversation : « Le soleil ne se

<sup>33</sup> Il s'agit, bien sûr, de Hertz 1970. Pour des faits arabes, voir Chelhod 1986 : 215 *sqq.*

<sup>34</sup> Foucauld 1951-1952, IV : 1720. Voir aussi Bernus 1981.

<sup>35</sup> Wassmann & Dasen 1998 : 699 *sqq.*

<sup>36</sup> Sur cette terminologie, voir, par exemple, Levinson 1996.

lève pas toujours exactement à l'est ; à certains moments de l'année il se lève un peu plus au nord, à d'autres moments un peu plus au sud. » Elle me lançait ces mots comme une découverte qu'elle venait de faire, surprise et amusée de constater que les choses ne vont pas toujours exactement comme on l'avait cru jusque-là. Autrement dit, bien que vivant à seulement 17° de latitude nord, Akammaya avait perçu ce que nous appelons la variation de l'obliquité de l'écliptique. Je n'ai pas de certitude sur ce qui lui avait permis d'y parvenir, mais pense raisonnable de supposer ce qui suit. À cette époque, Akammaya et les siens ne déplaçaient plus leur campement que tous les six mois. Ses longs séjours sur deux ou trois sites depuis longtemps familiers lui avaient donné tout le temps de constater, dans ce pays où l'on se lève avant l'aube et où l'on veille tard après le crépuscule, que les lieux où elle voyait le soleil apparaître au matin et disparaître le soir se décalaient lentement : au-dessus de telle colline il y a trois ou quatre mois, au-dessus de telle autre aujourd'hui. Peut-être avait-elle aussi remarqué, comme les marins mélanésiens<sup>37</sup>, que chaque étoile au contraire se lève toujours au même point de l'horizon, auquel cas on pourrait penser que cette référence fixe était ce qui lui permettait d'apprécier l'oscillation de la trajectoire du soleil.

La deuxième remarque a été faite devant moi au cours d'une conversation tenue à Niamey en décembre 1987. Je me trouvais alors parmi quelques membres de la colonie kel-ferwan. L'un d'eux, le forgeron Bouzou, n'avait quitté la région d'Agadez que depuis peu. La discussion roulait sur la difficulté qu'il y a à s'orienter (« à distinguer l'est de l'ouest ») dans une grande ville. À un moment, l'une des personnes présentes appuya son dire en pointant le doigt dans la direction de l'ouest. Bouzou exprima alors sa surprise : « Tiens, ce n'est pas comme à Agadez, où l'ouest est là » ; et il tendit la main en même temps qu'il tourna son buste vers la direction qu'il voulait montrer, comme si son corps la lui avait fait percevoir. Son corps l'avait trompé, mais j'imagine qu'il n'en aurait pas été de même à Agadez. En 1995, Moussa Albaka fit une erreur semblable dans mon appartement parisien – et ce sera la troisième remarque. Le voyant installer son tapis de prière dans une mauvaise direction, je lui indiquai la direction de l'est (mon sens de l'orientation ne valait pas le sien, mais j'avais l'habitude de manipuler le plan de Paris). « Ça alors ! s'écria-t-il, l'est n'est donc pas au même endroit à Paris qu'à Agadez. » Comme Bouzou, Moussa s'était apparemment fié à sa mémoire, et sans doute aussi à des perceptions d'ordre kinesthésique qui, en l'occurrence, l'avaient fourvoyé.

Qu'on puisse se fier à son corps pour s'orienter n'est pas une chose inconnue. Voici comment, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Victor Cornetz avait mis à l'épreuve un oasien du Sud tunisien<sup>38</sup> :

Sur ma demande le chasseur se tournait vers les régions où se trouvaient les lieux nommés, *balançait quelque peu suivant les cas*, puis disait : “and'hali, c'est par là” ; and'hali veut dire “j'ai dans l'esprit”. Je lui faisais tracer les directions diverses sur le sable et je les relevais au moyen de la boussole. Au retour de l'excursion, après avoir corrigé l'itinéraire et calculé mes observations astronomiques, je pouvais comparer les directions données par mon chasseur et les directions vraies. En général, l'écart était d'autant plus grand que le chasseur était allé moins souvent au lieu demandé. Ainsi pour

---

<sup>37</sup> Hutchins 1983 : 193.

<sup>38</sup> Cornetz 1909 : 60 (mes italiques).

Ouargla toujours une forte erreur, il n'y est jamais allé. [...] Par contre la direction de Ghelitia, son ksar, où il est revenu si souvent, est remarquablement bonne, toujours bonne.

Tout comme Bouzou et Moussa, l'anonyme compagnon de Victor Cornetz avait gardé dans son corps le souvenir de directions autrefois empruntées, et ce souvenir était assez fidèle lorsqu'elles lui étaient familières, beaucoup moins dans le cas contraire. À l'époque où ces faits ont été recueillis, on croyait encore à l'existence chez ceux qu'on appelait les non-civilisés d'un sens inné de l'orientation. Van Gennep et Lévy-Bruhl n'étaient pas loin de croire encore à l'existence d'une telle faculté<sup>39</sup>. Par contre, leur presque contemporain Pierre Jaccard pensait que les intéressés s'aidaient d'indices visibles autour d'eux (direction de la crête des dunes au Sahara, sillons parallèles à la direction des vents dominants sur la neige sibérienne, etc.), à moins, dans certains cas, que la mémoire diffuse des angles décrits au cours de leur marche ne leur permît de maintenir leur cap<sup>40</sup>.

Stephen Levinson et ses collaborateurs ont redonné de l'actualité à ce vieux débat, et par la même occasion à la thèse Sapir-Whorf. Ils ont, par exemple, constaté que les Guugu-Yimithir d'Australie ou les Tzeltal du Chiapas, dont les langues ont en commun avec le touareg de rapporter l'espace à des coordonnées géo-centrées, sont capables d'estimer avec une grande précision la direction d'un lieu éloigné<sup>41</sup>. La remarque d'Akammaya témoigne d'une finesse comparable, mais de quoi témoigne l'erreur de Moussa et Bouzou, qui parlent pourtant la même langue qu'elle ? Tout simplement du fait que, même à supposer qu'il soit corrélé à certains traits de la langue que nous parlons, notre sens de l'orientation n'est pas accessible en tant que tel à l'observation. Seul son exercice l'est, et, hormis dans des situations expérimentales irréalistes par définition, ce genre de compétence s'exerce conjointement à bien d'autres compétences dont il est difficile de la démêler. Akammaya se trouvait dans un environnement qu'elle connaissait bien. Lorsque venait l'heure de la prière, je suppose qu'elle savait vers quelle colline, quel acacia ou quelle tache claire entre les herbes elle devait se tourner pour retrouver la qibla. S'orienter, c'était pour elle se caler par rapport à des repères connus de longtemps. De ces mouvements indéfiniment répétés dans un paysage qui ne variait guère, son corps avait certainement gardé le souvenir. Bouzou et Moussa ne disposaient d'aucun indice de cette sorte, mais sans doute se souvenaient-ils des mouvements qu'eux aussi faisaient quotidiennement pour retrouver l'est ou l'ouest dans les paysages de leur enfance, et ce souvenir malencontreusement sollicité dans un pays pour eux sans repères les aura égarés. En un mot, Bouzou et Moussa avaient certainement un sens de l'orientation aussi fin que celui qu'Akammaya, mais le sens de l'observation sans lequel il n'était qu'une virtualité ne trouvait pas matière à s'exercer.

Ce travail demanderait à être prolongé par des recherches complémentaires, et mes conclusions ne pourront donc être que provisoires. Le monde que j'y ai évoqué présente assurément quelques ressemblances avec celui auquel j'avais cru pouvoir

---

<sup>39</sup> Van Gennep 1911, Lévy-Bruhl 1910 : 119 *sqq.*

<sup>40</sup> Jaccard 1932. Bien que menées dans un esprit et avec de moyens tout différents, les études plus récentes de Sholl (1988) et Hill (1997) semblent aller dans le même sens.

<sup>41</sup> Levinson 2003, chapitre 6.

référer les travaux que j'ai consacrés autrefois à la tente touarègue. Sauf que ce n'est pas le même. L'un émane des livres et les gens d'écriture que nous sommes y entrent de plain-pied. L'autre, on l'habite avec son corps. Sans doute est-ce à ce genre de choses que pensait Bourdieu lorsque, embarrassé de « la nécessité quasi-miraculeuse, et par là un peu incroyable<sup>42</sup> », que son article de 1970 semblait révéler, il entreprenait d'en chercher le principe « du côté des dispositions incorporées, voire du *schéma corporel* ». Et il invoquait alors « des mouvements du corps, tels que le demi-tour », dont j'aimerais rapprocher, *mutatis mutandis*, le geste de Bouzou. La Kabylie n'est pas le Sahel, et l'idée que je me fais des Touaregs n'est pas celle que Bourdieu se faisait des Kabyles, même venu le temps du désenchantement. Il n'en demeure pas moins qu'il m'a fallu comme il l'a fait, mais par mon propre chemin, me mouvoir d'un monde vers un autre (et n'avons-nous pas tous fait de même au cours des dernières décennies ?). Car le monde dans lequel les femmes kel-ferwan installent leurs tentes et auquel elles l'adaptent en prenant soin du détail n'est pas le cosmos représenté par nos cartes et nos planisphères, ni non plus celui dont parlent leurs saints livres. C'est un petit canton d'univers mille fois parcouru, un horizon de pierres et de collines au-delà duquel on ne s'aventure pas volontiers, une terre battue de vents dont il faut se défendre, un ciel sillonné d'astres tant de fois observés que leur course s'est gravée dans les mémoires, aussi palpable, aussi familière que les chemins où l'on mène les troupeaux. Pour ceux qui l'habitent, l'espace y est, en quelque sorte, anisotrope : ils savent y situer la droite et la gauche ; ils savent aussi y distinguer l'amont, vers lequel ils se prosternent cinq fois le jour, de l'aval, où ils voient sombrer le soleil et les étoiles. Cette anisotropie, des gestes chaque jour répétés leur en ont donné une perception presque kinesthésique, qui les guide lorsqu'ils se meuvent dans leur monde, qui les guide encore quand ils y édifient leurs tentes. En ce sens limité, il n'est pas faux de dire que leur tente est la réplique sinon du monde, du moins du monde tel que leurs yeux le voient et leur corps le ressent. À cela se réduit, pour l'écrire d'un mot que je n'oserais employer si Bachelard ne lui avait marqué une indulgente dilection, la « cosmicité » de la tente touarègue. Semblables aux rêveries qu'il a rassemblées dans *La poétique de l'espace*, les gloses de mes amis n'étaient jamais qu'une manière poétique et pieuse de dire cette cosmicité. N'y a-t-il pas écrit lui-même, à un détour de son savant vagabondage : « Les maisons des hommes forment des constellations sur terre<sup>43</sup>. »

### **Bibliographie**

Albaka, Moussa & Dominique Casajus, 1992. *Poésies et chant touaregs de l'Ayr. Tandis qu'ils dorment tous, je dis mon chant d'amour*, Paris, L'Harmattan.

Bachelard, Gaston, 1981. *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France [1957].

---

<sup>42</sup> Bourdieu 1980 : 22.

<sup>43</sup> Bachelard 1981 : 49.



Bensa, Alban, 2006. *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis.

Berque, Augustin, 2000. *Médiance. De milieux en paysage*, Paris, Belin [1990].

Bernus, Edmond, 1981. Points cardinaux : les critères de désignation chez les nomades touaregs et maures, *Bulletin des Études africaines de l'Inalco* 1 (2) : 101-108.

Bernus, Edmond, 1993. *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Paris, L'Harmattan [1981].

Bourdieu, Pierre, 1970. La maison kabyle ou le monde renversé, in Jean Pouillon et Pierre Maranda (dir.), *Échanges et communications. Mélanges offerts à C. Lévi-Strauss à l'occasion de son 60<sup>e</sup> anniversaire*, Paris/La Haye, Mouton, tome 2 : 739-758.

Bourdieu, Pierre, 1972. *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Librairie Droz.

Bourdieu, Pierre, 1980. *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit.

Casajus, Dominique, 1987. *La tente dans la solitude*, Paris/Cambridge, Éditions de la Maison des sciences de l'homme/Cambridge University Press.

Certeau, Michel de, 1990. *L'invention du quotidien. I. Arts de faire*, Paris, Gallimard [1980].

Chelhod, Jean, 1955. *Le sacrifice chez les Arabes*, Paris, Presses universitaires de France.

Chelhod, Jean, 1986. *Les structures du sacré chez les Arabes*, Paris, Maisonneuve et Larose [1964]

Cornetz, Victor, 1909. Observations sur le sens de la direction chez l'homme, *Revue des idées*, 15 juillet 1909 : 60-65.

Foucauld, Charles de, 1951-1952. *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Imprimerie nationale, 4 tomes.

Goldziher, I. 1920. *Le dogme et la loi de l'islam*, Paris, Librairie Paul Geuthner.

Hertz, Robert, 1970. La prééminence de la main droite. Étude sur la polarité religieuse, in *Sociologie religieuse et folklore* : 84-109 [1909].

Hill, Kenneth A., 1997, *Lost Person Behavior*, Ottawa, National Search and Rescue Secretariat.

Husserl, Edmund, 1989. *La terre ne se meut pas*, Paris, Éditions de Minuit [1934].

Hutchins, Edwin, 1983. Understanding Micronesian navigation, in *Mental Models*, Gentner, D. & A. Stevens (dir.), Hillsdale (N. J.), Erlbaum Associates : 191-225.

Jaccard, Pierre, 1932. *Le sens de la direction et l'orientation lointaine chez l'homme*, Paris, Payot.

Le Coeur, Charles, 1937. Les Mapalia numides et leur survivance au Sahara, *Hespéris* 24 (1-2) : 29-45.

*Le Coran*, traduction D. Masson, Folio Gallimard, 1967, 2 tomes.

Leroi-Gourhan, André, 1965. *Le geste et la parole. La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel.

Leroi-Gourhan, André, 1971. *L'homme et la matière*, Paris, Albin Michel [1943].

Levinson, Stephen C. 1996, Language and Space, *Annual Review of Anthropology* 25 : 353-382.

Levinson, Stephen C., 2003. *Space in language and cognition : exploration in cognitive diversity*, Cambridge, Cambridge University Press.

Lévy-Bruhl, Lucien, 1910. *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Félix Alcan.

Masson, Denise, 1976. *Monothéisme coranique et monothéisme biblique. Doctrines comparées*, Paris, Desclée de Brouwer [1958].

Merleau-Ponty, Maurice, 1976. *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard [1945].

Mester de Parajd, Corinne & Laszlo Mester de Parajd, 1988. *Regards sur l'habitat traditionnel au Niger*, Nonette, Centre de réalisation d'études et d'éditions régionales.

Nicolaisen, Johannes, 1963. *Ecology and Culture of the Pastoral Tuareg*, Copenhague, The National Museum of Copenhagen.

Paul-Lévy, Françoise & Marion Ségaud, 1983. *Anthropologie de l'espace*, Centre Georges Pompidou.

Petit, Jean-Luc, 2003. Repenser le corps, l'action et la cognition avec les neurosciences. Exposition thématique, *Intellectica* 36-37 : 17-45.

Prussin, Labelle, 1995. *African Nomadic Architecture. Space, Place and Gender*, Washington & Londres, Smithsonian Institution Press & The National Museum of African Art.

Sholl, Jeanne, 1988. The Relation between Sense of Direction and Mental Geographic Updating, *Intelligence* 12 : 299-314.

Van Gennep, Arnold, 1911. Du sens d'orientation chez l'homme, in *Religions, mœurs, légendes*, III<sup>e</sup> série, Paris, Mercure de France : 47-61.

Walentowitz, Saskia, 2003. *Enfant de Soi, enfant de l'Autre. La construction symbolique et sociale des identités à travers une étude anthropologique de la naissance chez les Touaregs (Kel Eghlal et Aytawari de l'Azawagh, Niger)*, Thèse pour obtenir le grade de Docteur de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, soutenue le 29 novembre 2003, Paris, EHESS.

Wassman, J. & P. R. Dasen, 1998. Balinese spatial orientation : Some empirical evidence for moderate linguistic relativity, *The Journal of the Royal Anthropological Institute incorporating Man* 4 : 689-711.